
YVON LE CORRE
NAVIGUER, RÉSISTER, CRÉER
Les ATELIERS et CHANTIERS réunis


IRIS

DEUX RENCONTRES

Et Conrad de m'embarquer ! J'imagine alors un lent roulis et un pont immense, barré par l'ombre de quatre mâts. Les vergues, les pans de toile des phares se tendent et s'affaissent au rythme de la houle molle. Cinq mille tonnes entretiennent ce carrousel. Dans les hunes ou au secret des porte-haubans, des hommes, en conciliabules. Huit jours que ça dure, pas une ride sur l'eau, pas une patte de chat, des cathédrales de nues, sans vent; des orages, sans vent. Horizons mornes des «horse latitudes».

Pique-t-on encore les quarts ? Le temps a disparu.

Iquique est si loin. Les atterrages de la Manche aussi.

Alors, on choisit le moment favorable pour glisser le bateau dans la bouteille, pour pousser l'aiguille sur l'ivoire de cachalot.

N'être qu'un point sur la carte, un instant dans la durée. Pas de trace, ou si peu... juste du vécu.

A quoi bon le reste ?

La brise viendra et l'on tendra les voiles au vent.

Adieu, grand voilier...

L'image du bateau s'est imposée, dans mon grand atelier silencieux et lumineux, au-dessus du Vieux port. En contrebas, devant la criée, il y a un vieux chalutier désarmé, de Martigues. Son étrave à guibre, en grande voute couronnée de belle manière ne sont pas pour me déplaire. Mais trop vieux : début de siècle, à la fin de sa vie. Qu'à cela ne tienne, l'idée a germé : j'irai chercher dans les ports du Nord, dans les pays où la tradition de la drague sous voiles perdure, chez les Anglais principalement. Un miracle ? Ils ont bien restauré le Boadicea, bawley du tout début du XXe siècle !

Tout devient simple désormais. Et ce ne sera pas le couteau de Mackie que je porterai à la ceinture, cette période est passée, ce sera un couteau de gabier, foi de marin !

Dans une vasière de l'Essex, près de Colchester, à Peldon, je le trouve, ce smack ! Il n'attendait que moi, ce septuagénaire, il faut croire... Construit par le fameux Aldous de Brightlingsea, en 1902, restauré récemment, il respire quelque chose d'honnête, dans son jus de tradition. Au premier coup d'œil je repère les critères secrets que tout rêveur assermenté sait reconnaître. Son Anglais de propriétaire n'a jamais imaginé de quitter les eaux de la Blackwater à son bord : prudence et conformisme de rigueur envers ces vieilles dames ! Mais, politesse oblige, j'irai quand même le rencontrer à bord en Écosse, cet homme, et tout de suite. Il m'avouera alors que s'il avait pu il aurait gardé son bateau, juste pour le regarder, ou y prendre le thé. Le rêve...



Sur le pont d'Iris avec « la liane exotique aux yeux d'or ». Rosceff, 1972, photo Troufette.

Un bonheur ne venant jamais seul, en passant par Londres, je rencontre une liane exotique, brune, aux yeux d'or. Elle va m'accompagner quelques années. Mais le jour où elle quittera le bord, je saurai que quelque chose se termine, de plus important. Elle s'appelle Karin. Le smack s'appelle Iris. Ma vie de marin commence.

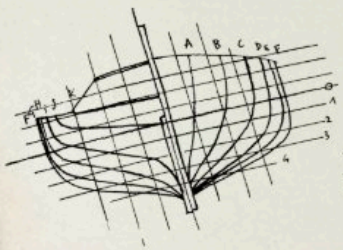
Fini le rêve ! Je j'ai sous les pieds, maintenant, ce pont aux larges virures de pitchpin ! Et qu'il m'emmène à ces latitudes où tout se dissout, car je veux atteindre le néant - oui, rien que ça ! - pour renaître...

En attendant, place à la manœuvre : tout se passe ici. Territoire du qui-vive, de l'œil aux aguets. On est toujours prêt à crocher, peser, étarquer, tourner quelque chose, pour sauver l'instant qui vient, vague après vague. En bas ça n'intéresse personne; c'est le domaine de la tentation de confort, des petites manies.

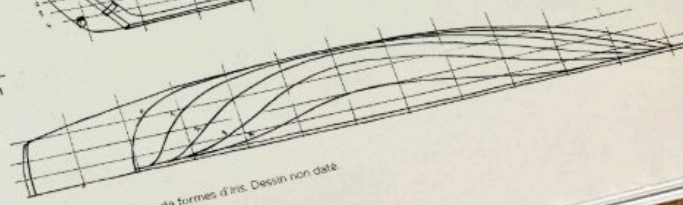
Et d'ailleurs, un œil en bas, sur Iris, il y en a si peu ! C'est dehors que l'on vit, dans cette «cour» sous le ciel immense, au-dessus d'une eau si profonde, sur cet intervalle de planches, que l'œil embrasse d'un seul coup. Mais toujours bien assez grand pour y poser ses fesses, quand tout s'arrête, et sortir alors une pipe, un couteau, du feu, de sa poche. Le marin, ça a tout ça sur lui. Voilà ce que je cherchais. Et c'est là ! C'est sur le pont que le marin vit sa précarité, se nourrit de hasard, sait où il en est, car rien n'y est jamais acquis.



Premier contact avec Iris, à Peldon, là où je l'ai découverte. Photo de Tiouvan, 1972.



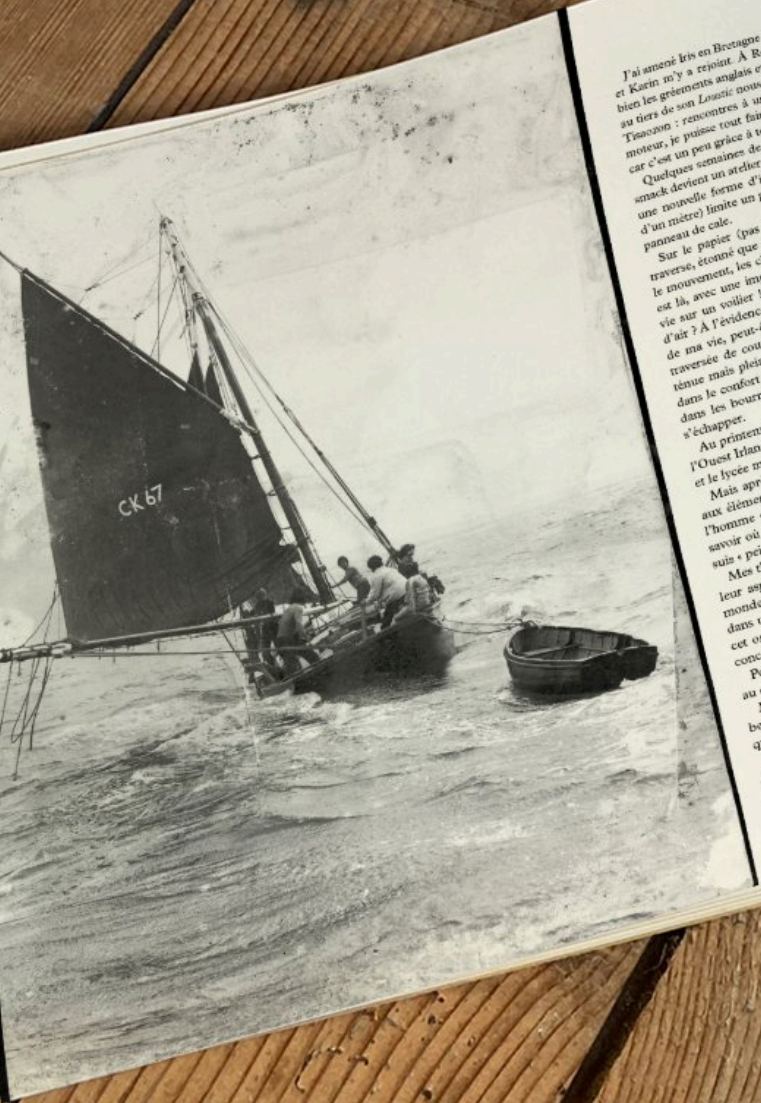




Plan de formes d'Iris. Dessin non daté

à la plume de 1976, mais en antique quand on voit le de Riveneuve, à Marseille, d'hui !





J'ai amené Iris en Bretagne avec Titouan et Bernard, un autre élève, et Karin m'y a rejoint. À Roscoff Arthur est toujours là, il connaît bien les gréements anglais et reste donc mon maître d'école. La voile au tiers de son *Lougsic* nous croise souvent, lignes à la traîne, derrière Tiscoon : rencontres à un autre niveau. Il s'étonne que seul, sans moteur, je puisse tout faire. C'est pas un coin facile. Merci Arthur, car c'est un peu grâce à toi.

Quelques semaines de mer après je me retrouve seul à bord, et le smack devient un atelier : Cette drôle de vie à bord va-t-elle entraîner une nouvelle forme d'inspiration? La hauteur sous barrots (moins d'un mètre) limite un peu l'aisance aussi je fais agrandir le tout petit panneau de cale.

Sur le papier (pas question de toiles !) je jette tout ce qui me traverse, étonné que mon vocabulaire n'ait point changé. Les signes, le mouvement, les choses qui flottent ou dansent, tout mon monde est là, avec une impression peut-être plus aérienne encore… Ah, la vie sur un voilier ! Serait-ce elle qui m'inspire ainsi ce sacré signe d'air ? À l'évidence, je cherche à cerner quelque chose, l'idée même de ma vie, peut-être, une impatience qui palpiterait quelque part, traversée de courants, ce qui réunit et porte, comme une lumière ténue mais pleine d'espoir au milieu des ténèbres. Des mois ainsi, dans le confort exigu du bateau en chantier, raidissant les aussières dans les bourrasques mais au sein de ma vie pour ne rien laisser s'échapper.

Au printemps la mer, encore, Hébrides, Écosse, pour du fret, puis l'Ouest Irlande, pour l'amitié, avant de laisser Iris à Binic : Marseille et le lycée m'attendent, après ce galop d'essai.

Mais après ces mois à bord, un bilan: le voilier, la mer, se frotter aux éléments et vivre pleinement. C'est chose faite. Je suis devenu l'homme du bateau comme j'étais l'homme de l'atelier. Sans trop savoir où je vais, je sais que c'est ma vie, et même, pour rire, que je suis « peintre-navigateur»!

Mes thèmes et mon vocabulaire sont devenus miens, évoquant par leur aspect aérien, flottant, un monde en apesanteur. Ralenti. Un monde où l'on aurait enfin le temps de vivre… Alors, ces dessins, nés dans une cale de voilier, rien d'étonnant à ce qu'ils aient cette allure: cet onirisme n'est que le résultat de mon grand isolement, loin du concert des créations contemporaines. Mais qu'importe !

Pour moi chaque trait a sa nécessité, sa jubilation, c'est ma musique au dedans de moi.

Magnifique monde de l'artiste… Clos et ouvert, fragile, où il a besoin de se rasséréner, ne serait-ce qu'en apprivoisant les images qui naissent en lui, sans fin: il lui faut alors dépasser l'état d'homme ordinaire », oui, devenir démiurge car c'est à lui de déchiffrer le monde et témoigner, inventant alors les mots pour dire, escaladant de lui donner un sens, un message, faisant acte de création. Voilà!

Et ce n'est pas pour épater, mais au contraire se rapprocher de l'autre, l'émouvoir en se donnant, parce que dans cette geste l'on se re-connaît. Il ne peut s'agir ici d'un effet de mode, d'un engouement passager pour une école, d'aires de la peinture qu'à force de mots on dira Peinture. Non… Bateau! Mais si j'ai tort, que je suis par trop radical, c'est peut être parce que je cherche en toute rencontre sa force, celle qui la légitime, qui fait que j'ai du mal à la quitter des yeux…Tout cela est un tout, c'est le besoin d'aller vers ce qui nous dépasse, avec l'exigence têtue du funambule, dans l'espoir d'atteindre l'adéquation parfaite : l'indicible, est-ce trop demander?

Mais.. voilà que le doute me prend : Qui croit encore à ce genre de message? Notre époque nous prépare-t-elle à prendre un chemin qui exige tant de pénétration, à posséder ce regard intérieur lent et tranquille propice à l'émotion? Pas de doute, je ne dois être qu'un doux rêveur illuminé, un peu comme le héros de Cervantès !

En attendant, le lycée m'a repris, Marseille aussi, je suis près de Saint-Victor, devant le Vieux Port.

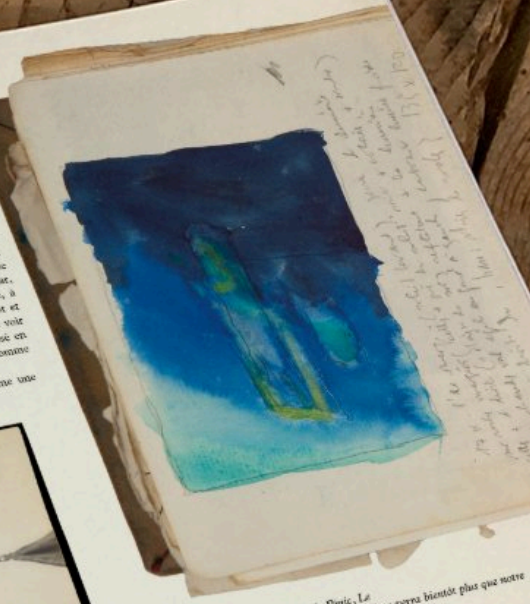
La grande pièce est l'atelier, me donnant l'espace qui me manquait à bord et donc la possibilité de grands formats à nouveau.

L'horizon n'est pas vraiment serein: mon lycée me vire (par mesure disciplinaire) pour un petit C.E.S. de quartier, au Vallon des Auffes. À l'Hôtel Dieu (où je suis suivi par le professeur Ourgaud) on me dit que mon cœl malade est inopérable. Comment continuer ?

Oh oui, que la vie est drôle! Cependant tout me pousse à prendre mes distances: ce sera depuis le pont du bateau, que j'achemine au Vieux-Port, via Gibraltar, avec Karin. Là, quai de Rive Neuve, à couple d'une vieille péniche (entrepôt et atelier) je vais prendre le temps de voir la suite, Reprenant le travail esquissé en mer, je cherche à dire mon état d'homme vivant entre ciel et mer.

Chaque dessin est vécu comme une aventure.





Le bateau du photographe de Binic, Le Cornec, ne dépasse pas les 8 nœuds… il ne verra bientôt plus que notre sillage…

N'IMPORTE QUEL BOUT DE PAPIER

La vie de marin à voile est une science particulière ou tête et mains sont à dure contribution. Où apprendre ? Au-delà des livres et des écoles il reste beaucoup a découvrir. Ouvrir les yeux. Ne rien négliger. Noter et se sentir concerné. La survie peut tenir à un simple détail. Et pour noter : n'importe quel bout de papier.

Peu importe si tous ces dessins serviront. Ils font avant tout partie d'un état d'esprit.

Nul manuel ne m'apprend comment gréer un mât de flèche : jottereaux, chouques, guinderesse, barres, capelages, cales... Comment ? À quoi, a Ibiza, la galéasse Solig : je monte dans ses enfléchures pour relever le détail du système d'articulation des barres de flèche...

Les cahiers d'école du marin sont donc ces bouts de papier annotés à la hâte. Je les retrouve plus tard dans les pages du livre de bord, avec leur charme, leur histoire, leur époque.

Sur le pont d'Iris avec « la liane exotique aux yeux d'or », Roscoff, 1972, photo Troufette.

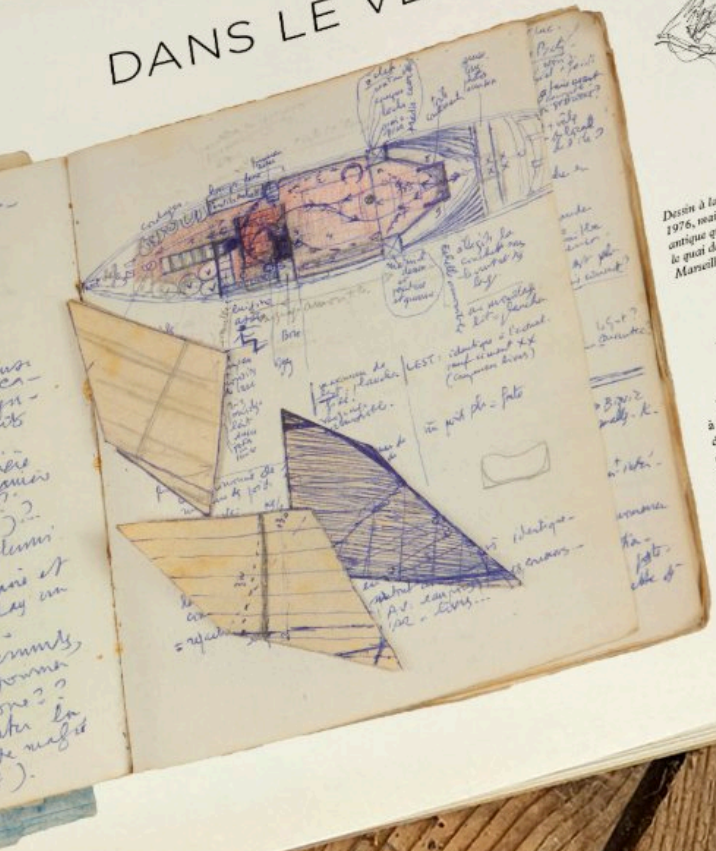
À côté de la technique, il y a inévitablement le rêve, toujours prêt à jaillir, car comment ne pas échafauder de plans lorsque presque tout est possible ? Quelle fascination n'a pris le futur navigateur quand il aligne des noms : Nantucket, Rio de Janeiro, Tuamotu... De connaître les courants, les saisons, les distances qui les relient, ils sont presque à portée de main, et le dos d'une enveloppe suffit pour faire le tour du monde ! C'en est presque dangereux...

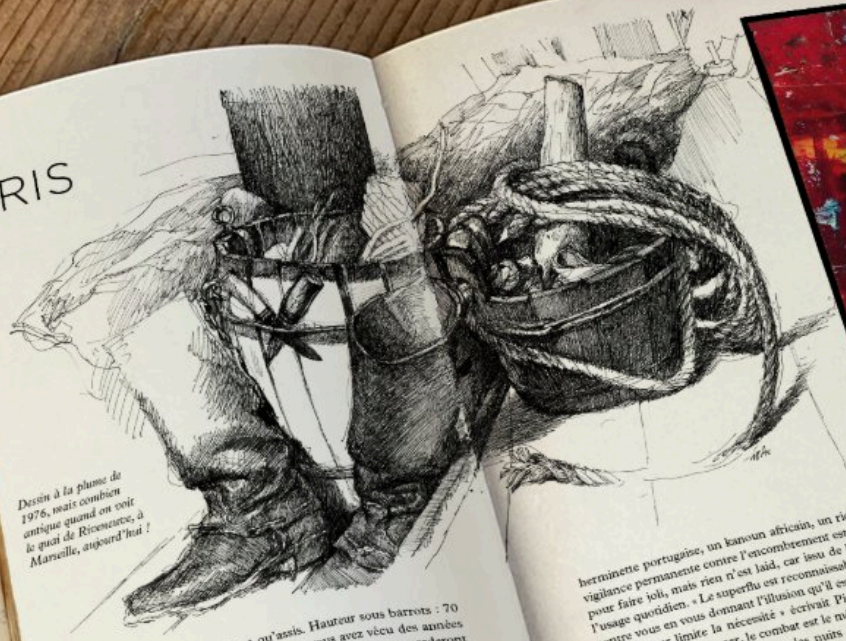
Mais en mer le marin est seul et il faut toujours trouver des solutions. À force d'observations, on est entré dans celles des autres, on a compris les mécanismes et quelques applications. Lorsqu'on se retrouve seul en face d'une difficulté au large, cela donne une certaine confiance. Raison de plus d'aller vers les pays démunis, ceux-là même qui sont les plus riches en inventions, en solutions simples et durables. Ils sont les plus attirants pour cette manière d'école permanente.

Faire face à tout. Invention. Bon sens. Aucun livre pour cela...

Plan de formes d'Iris. Dessin non daté.

DANS LE VENTRE D'IRIS





Dessin à la plume de 1976, mais combien antique quand on voit le quai de Rivesaltes, à Marseille, aujourd'hui !

Dans le ventre d'Iris on ne tient qu'assis. Hauteur sous barrots : 70 à 90 cm. Si vous expliquez à vos amis que vous avez vécu des années dans un abri pas plus haut qu'un dessous de table, ils vous regarderont d'un air bizarre. Mais si vous ajoutez que le superflu n'avait pas de place à bord, ils vous comprendront mieux. Et quand vous décrirez ce qui s'y trouve, ils resteront peut-être. Chaque voyage ayant déposé son écume, c'est un peu hétéroclite : une poterie marocaine, une théière régulbat, une tôle émaillée chinoise, de la boisselleria brésilienne, des nattes caraïbes...

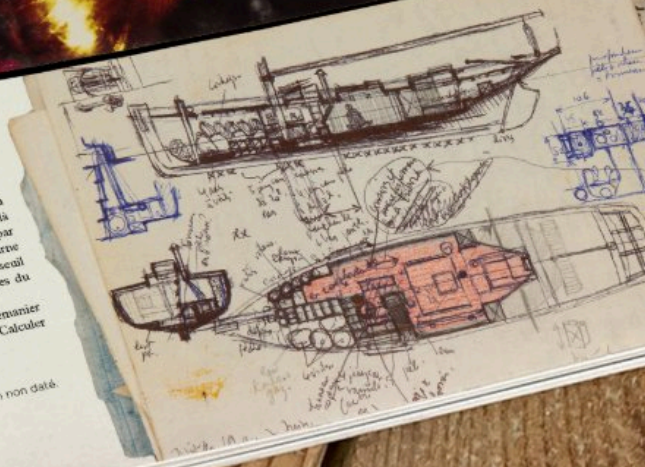
Les bois : amarante, teck, massaranduba. Comme ça vient. Et ça remplace ce qui disparaît, ustensiles domestiques ou bien outils : une herminette portugaise, un kanoun africain, un rideau en madras... La vigilance permanente contre l'encombrement est de mise. Rien n'est là pour faire joli, mais rien n'est laid, car issu de la nécessité, patiné par l'usage quotidien. « Le superflu est reconnaissable à ce qu'il se retourne contre vous en vous donnant l'illusion qu'il est à votre service. Le seuil idéal a pour limite la nécessité » écrivait Pierre Rabbi. Nomades du désert, errants de la mer, le combat est le même.

Cent fois, mille fois, pendant les nuits de veille, en bas, remanier l'espace, sur le papier. Tout revoir, centimètre par centimètre. Calculer les gestes, les déplacements.

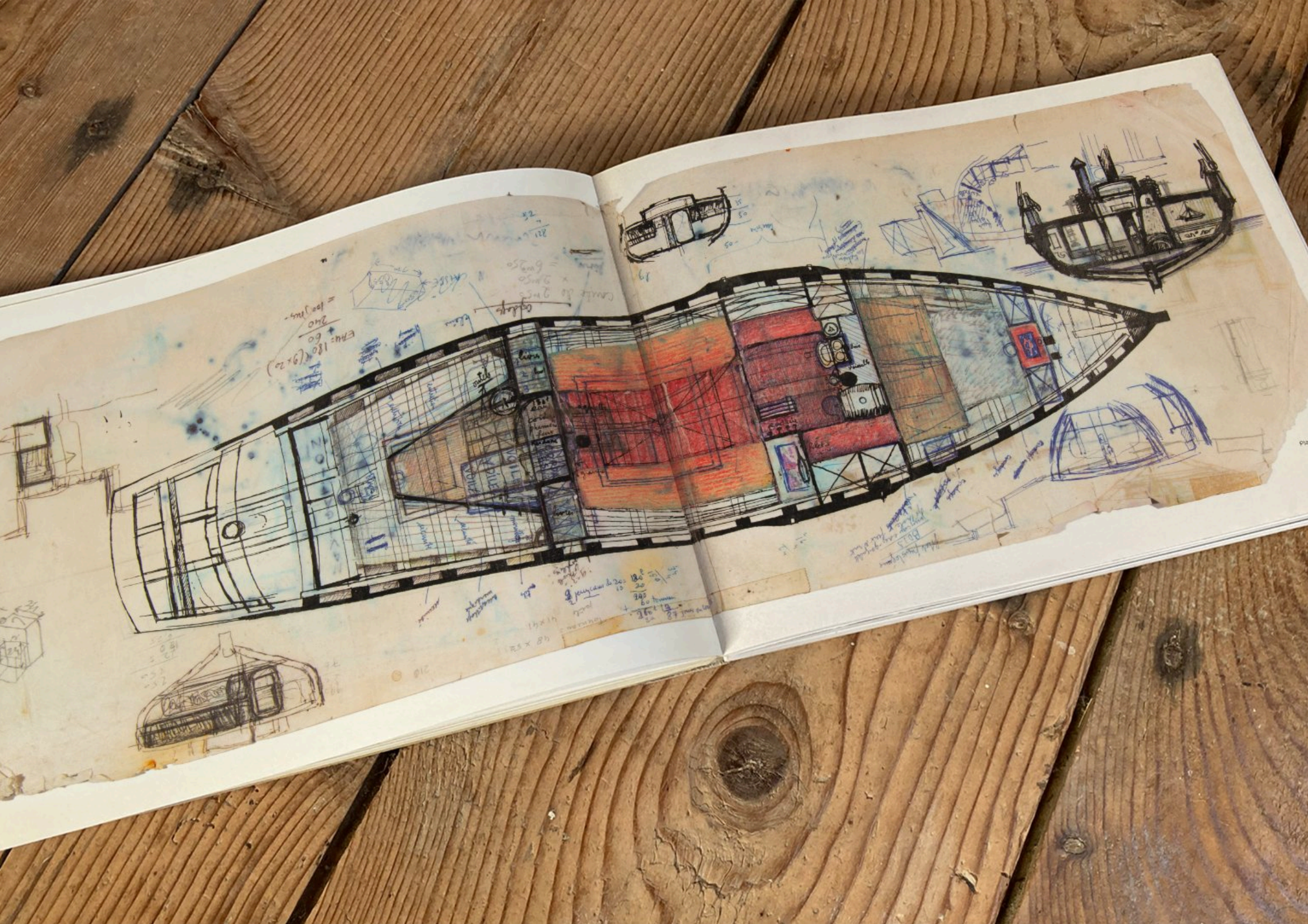
Sur le pont d'Iris avec « la liane exotique aux yeux d'or ». Rosscff, 1972, photo Treuflette.

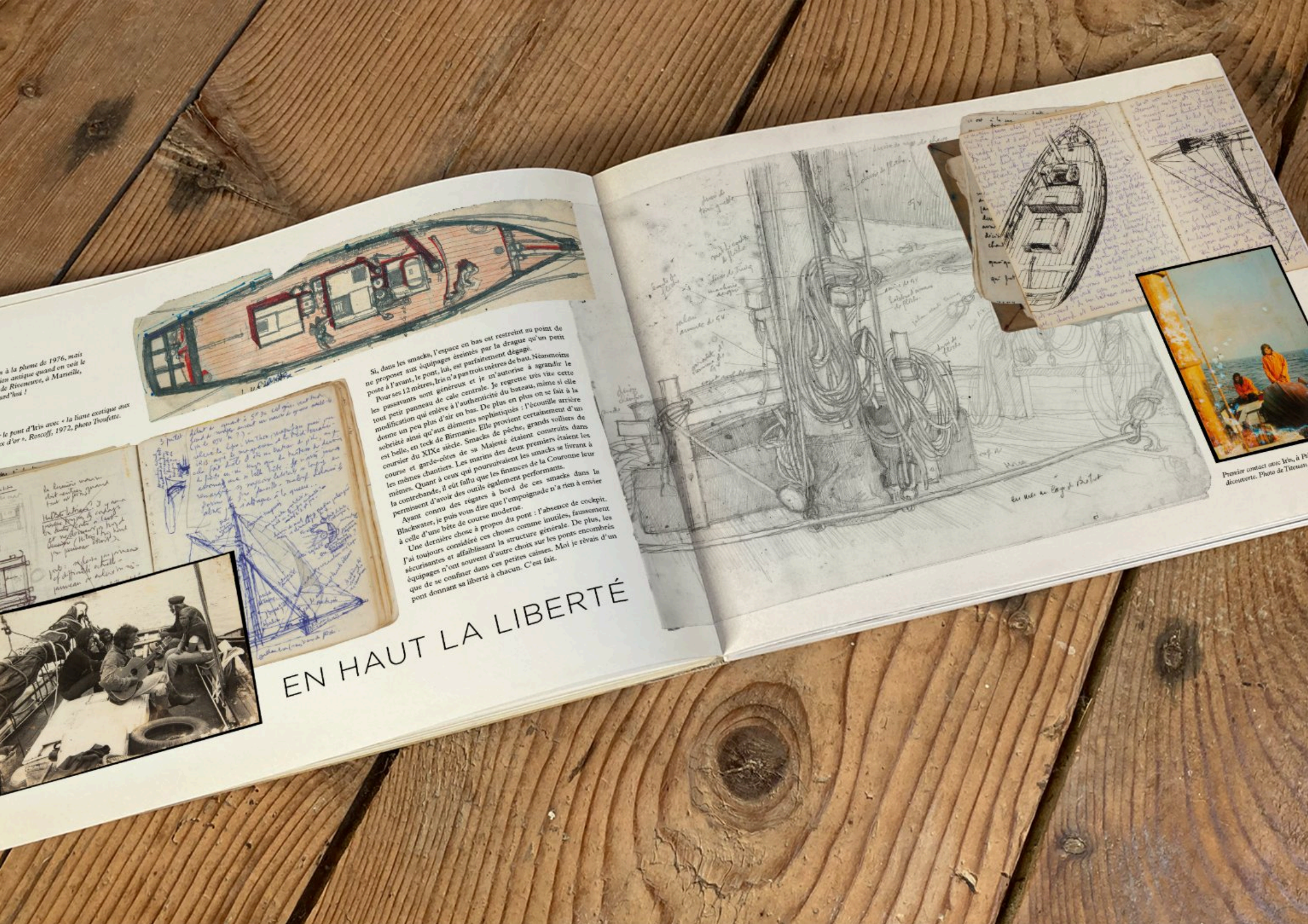


Premier contact avec Iris, à Poldou, là où je l'ai découverte. Photo de Tiouans, 1972.



Plan de formes d'Iris. Dessin non daté.





...à la plume de 1976, mais
...ien antique quand on voit le
...de Riveneuve, à Marseille,
...urd'hui !

...le pont d'Iris avec « la liane exotique aux
...x d'or ». Roscoff, 1972, photo Troufette.

Si, dans les smacks, l'espace en bas est restreint au point de ne proposer aux équipages éreintés par la drague qu'un petit poste à l'avant, le pont, lui, est parfaitement dégagé.

Pour ses 12 mètres, Iris n'a pas trois mètres de bau. Néanmoins les passavants sont généreux et je m'autorise à agrandir le tout petit panneau de cale centrale. Je regrette très vite cette modification qui enlève à l'authenticité du bateau, même si elle donne un peu plus d'air en bas. De plus en plus on se fait à la sobriété ainsi qu'aux éléments sophistiqués : l'écoutille arrière est belle, en teck de Birmanie. Elle provient certainement d'un coursier du XIXe siècle. Smacks de pêche, grands voiliers de course et garde-côtes de sa Majesté étaient construits dans les mêmes chantiers. Les marins des deux premiers étaient les mêmes. Quant à ceux qui poursuivaient les smacks se livrant à la contrebande, il eût fallu que les finances de la Couronne leur permissent d'avoir des outils également performants.

Ayant connu des régates à bord de ces smacks dans la Blackwater, je puis vous dire que l'empoignade n'a rien à envier à celle d'une bête de course moderne.

Une dernière chose à propos du pont : l'absence de cockpit. J'ai toujours considéré ces choses comme inutiles, faussement sécurisantes et affaiblissant la structure générale. De plus, les équipages n'ont souvent d'autre choix sur les ponts encombrés que de se confiner dans ces petites caisses. Moi je rêvais d'un pont donnant sa liberté à chacun. C'est fait.

EN HAUT LA LIBERTÉ

Premier contact avec Iris, à Pa...
découverte. Photo de Titouan...

ROSCOFF

Karin fait ses armes. En robe noire, caraco noir, pieds nus. La fille du pirate ? Ne veut pas être en reste de la manœuvre. Cherche là un nouvel enjeu, d'une manière vigoureuse. Elle a sa place à bord. A-t-elle les mêmes rêves que le capitaine ? Son curieux tempérament provoque souvent des conflits et il me faudra longtemps avant de les voir comme le parcours obligé d'une âme terriblement exigeante. Et ses séjours à l'université ou chez ses parents ne font que raviver son besoin de se prouver. La mer, c'est son Everest. Elle seule sait ce qu'Iris lui donne ou plutôt ce qu'elle prend car cela, je ne l'ai jamais su, vraiment.

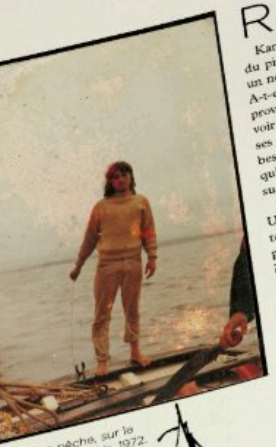
Titouan, à bord dès le premier jour. Il y est chez lui. Pas de conflit. Une aisance, plutôt une force qui va, tranquille. Partageait déjà son temps dans mon atelier, maintenant partage mon pont. Que ne partagerions-nous ? Au bout de la course, ferons-nous le même bilan ? Il apparaît et disparaît. Il cherche ses ailes.

La Manche est là, à peine parcourue. Il faut continuer : Canal Saint-Georges, Canal du Nord, Ecosse, Ulster, Irlande, Cornouailles. D'Est en Ouest, du Fastnet à Chausey, du Nord au Sud, des Hébrides à l'Iroise. De la neige sur le pont en Mai, entre Arklow et Rosslare, et, deux jours après, griller les maquereaux de la traversée dans l'abri des tamaris de l'île de Sieck. Se remettre à Trescoe des soirées au «Mermaid» ou parcourir le Kerry, de Kinsale au «Highest pub», sur des bicyclettes d'un autre temps. Boire un coup ici, saluer un copain là. Après le large, s'enfoncer dans les rivières du Trégor, virer mille fois de bord, puis mouiller au pied d'un château féodal. Y rencontrer une mignonne, semer de l'herbe, avoir ses repères dans les talus et revenir pour la récolte. Dans une île, une fois, des moutons en pontée, entravés dans le passavant, sur de la paille, le temps d'une traversée. Une autre fois des aquarelles, des marines anciennes, négociées à des veuves de capitaines, dans les îles de l'Ouest Ecosse.

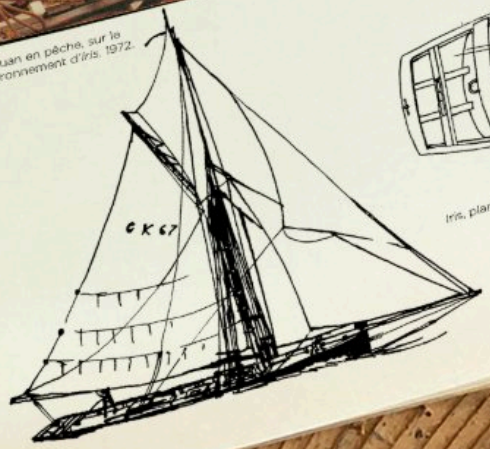
Voir la terre depuis la mer. La mer est refuge, fuite quelquefois, quand, au retour d'une piste dans les Monts d'Arrée il faut berner les flics : la marée n'attend pas. Escarmouches avec la côte, un peu plus, un peu moins. Jamais trop loin : cinq kilomètres à l'intérieur, j'attrape des boutons. *Diwall !*

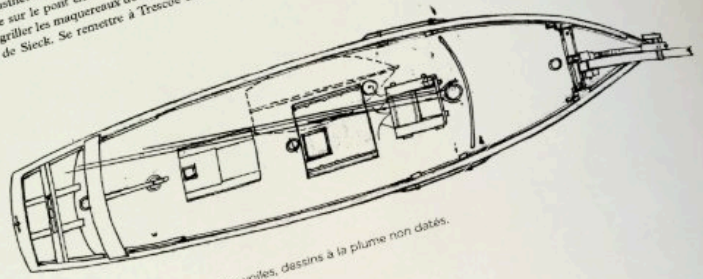
Roscoff est toujours l'escale. Quand on revient des Roches-Douvres où l'on a été saluer François, le gardien du phare, et que le brion a heurté une roche. Goulven aide à réparer.

Apprendre les grands courants, le flot différent au large ou à la côte, les grands flux avec les signes du ciel. Dans la petite Manche. Des criques. Des rivières. Des ports : par exemple découvrir que ce sont toujours des chiens, comme au Moyen-Âge, qui défendent les accès de Saint-Malo... En attendant, sur la côte, le long du petit pays, reconnaître ses amis et vivre largement, loin des tristes.

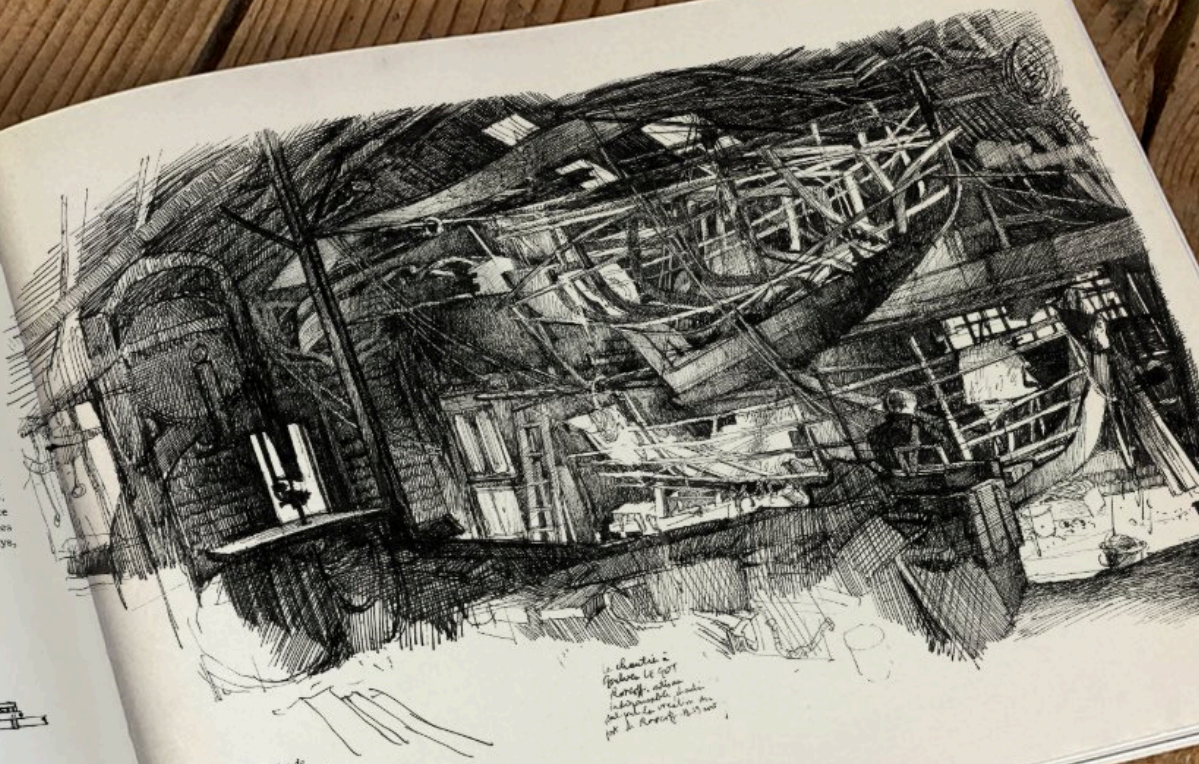


Titouan en pêche, sur le couronnement d'*Iris*. 1972.





Iris, plan de pont et dessin sous voiles, dessins à la plume non datés.



Le chantier de Goulven Le Got, à Roscoff. Charme et poésie des lumières, des couleurs, des matières. Gabarits en voie de fossilisation, envolée des coques suspendues. Que vive ce chantier et que vive son charpentier ! Que vive ce port si peu mis en valeur…

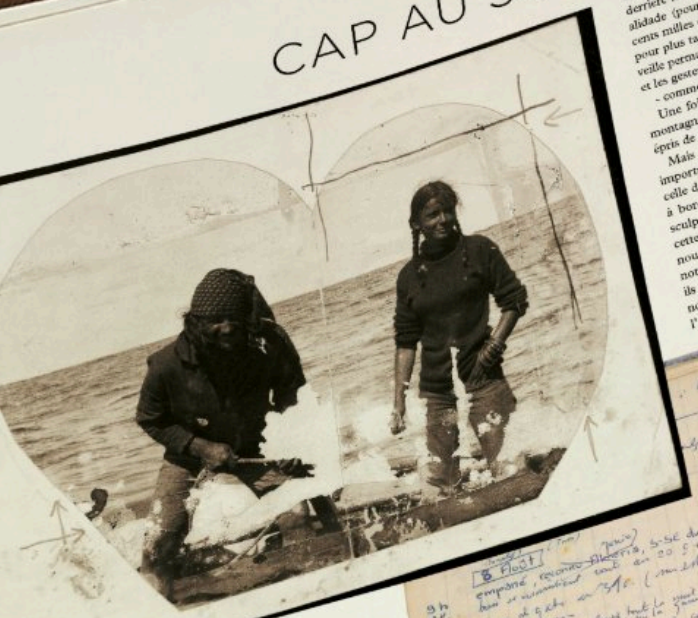
CAP AU SUD

Un jour qu'il y a des manèges sur le quai de Roscoff, une foraine, nous voyant larguer les amarres : « Où allez-vous ? » – « À Vigo », à tout hasard. Ce sera La Corogne, direct. Le Golfe, d'un coup, nous ouvre les routes du Sud. La mer est faite pour naviguer et nous le faisons très simplement, convaincus qu'il n'est pas nécessaire de se cacher derrière mille gadgets. Nous avons juste un compas de doris avec alidade (pour les relevés de côte), un loch, un baromètre. Quatre cents milles de traversée ne nécessitent pas plus. Le sextant, ce sera pour plus tard. En cas de coups durs, deux lignes de vie, et surtout, veille permanente. Pas de surprise. Notre bateau est notre quotidien, et les gestes - «une main pour soi...»

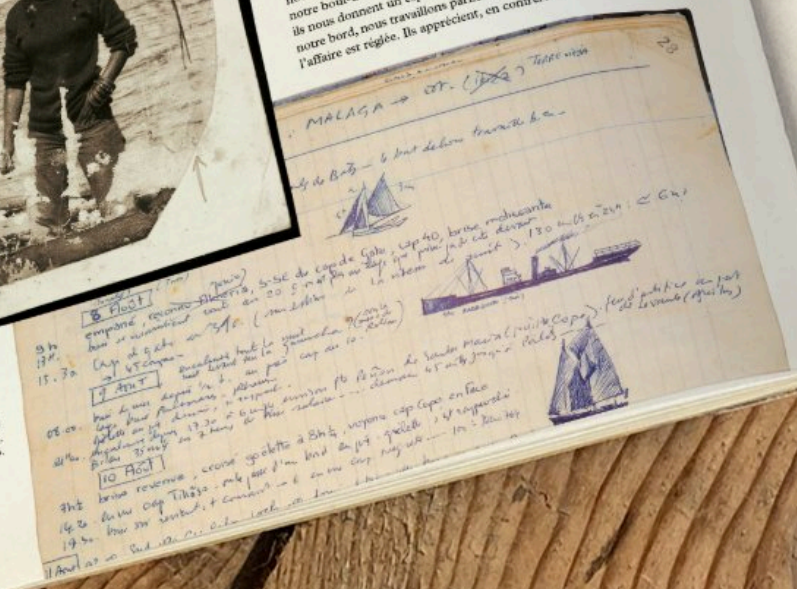
- comme une seconde nature.

Une fois parti, il faut se débrouiller, comme l'alpiniste, seul, en montagne. Sans VHF, sans cordon ombilical, comme des grands, épris de silence, dans un oubli total.

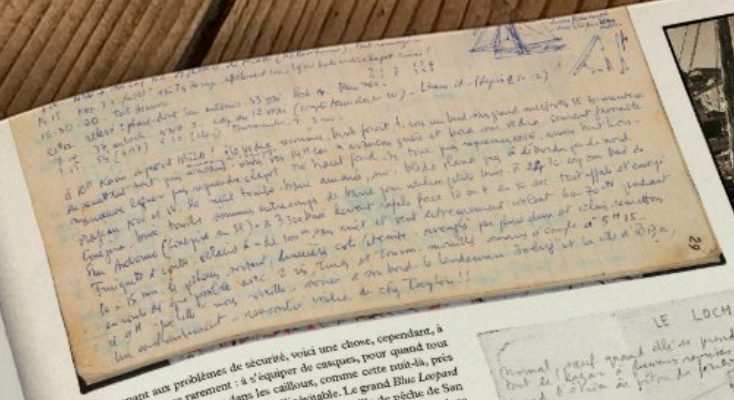
Mais pourquoi parler de la pluie et du beau temps ? Le plus important dans ces voyages en mer ce sont les rencontres, comme celle des pêcheurs portugais, alors en pleine révolution: on les invite à bord, ils nous invitent à terre, nous offrent une écope en bois, sculptée. Leurs yeux cherchent à lire en nous, comme nous en eux, cette même manière de voir, héritée du dialogue avec la mer. Plus tard nous expliquons à des pêcheurs espagnols que nous devons refaire notre bout-dehors, cassé en enfournant dans le détroit de Gibraltar : ils nous donnent un espar. Puis sortant herminette et outils à bois de notre bord, nous travaillons parmi eux, tout de suite, et en deux jours l'affaire est réglée. Ils apprécient, en confrères.



...von et Karin à bord d'Iris, photo de 1976.
...ndications de recadrage pour la mise
...n page des Outils de la passion, 1998.



Vues du journal de bord d'Iris, été 1976.





Sur les docks de l'Altama, à Listronne.

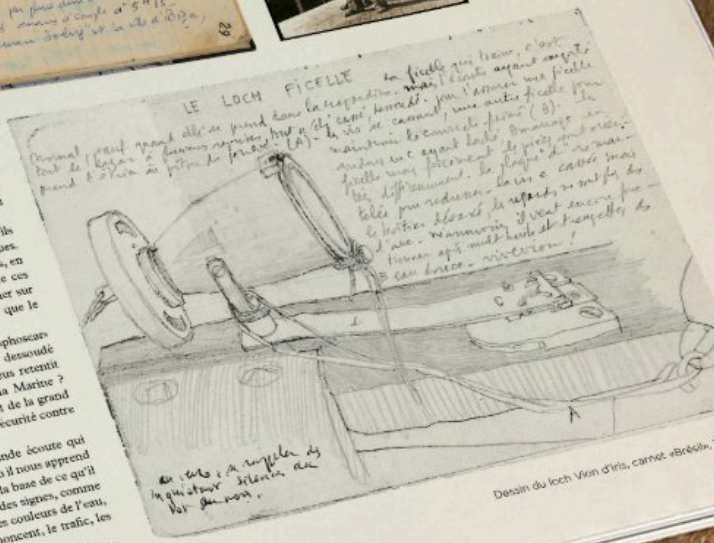
Revenant aux problèmes de sécurité, voici une chose, cependant, à laquelle on pense rarement : à s'équiper de casques, pour quand tout s'acharne à vous pousser dans les cailloux, comme cette nuit-là, près d'Ibiza - moment de furie. On frôle l'inévitable. Le grand Blue Leopard enregistre des rafales à plus de 70 nœuds. La flottille de pêche de San Antonio sort au large pour plus de sécurité. Et à l'aube, c'est dans un port dévasté, où des bateaux sont coulés, que l'on entre. On a eu chaud !

Mais les moments extrêmes ont ceci de particulier qu'ils provoquent une manière de voir surréaliste : d'où l'idée des casques. Mais cela ne se reproduisant qu'une seule fois, des années après, en Irlande, j'en conclus, sans aucune hésitation, que la rareté de ces circonstances empêche pour l'instant l'Amirauté de les coucher sur les listes du matériel-obligatoire-de-sécurité, au même titre que le marteau (emmanché).

Mais pourquoi alors ce fumigène en boîte métallique, ce «phoscar» ? Les trépidations dues au clapot de la tramontane ont dessoudé quelque peu le nôtre quand tout d'un coup le cap Creus retentit d'une sacrée détonation. Encore un exercice raté de la Marine ? Non. Notre boîte a explosé, tout simplement, et le haut de la grand voile est blanc de poudre. Fichtre ! Aux abris ! Quelle sécurité contre la sécurité?

Et notre loch, le pauvre ! Pas copain avec la grande écoute qui l'envoie valser. Avant qu'il ne disparaisse pour de bon il nous apprend à estimer notre vitesse. L'observation en effet est à la base de ce qu'il nous faut savoir pour nous faufiler dans la jungle des signes, comme lire l'approche d'une côte, d'un continent; dans les couleurs de l'eau, son odeur ou les rivières de détritus qui les annoncent, le trafic, les oiseaux.

On va si peu vite. Et on a les sens tellement aux aguets. Là est notre sécurité.



Dessin du loch Vion d'Iris, carnet «Brésil»,

« UNE BULLE AUTOUR DE L'ATLANTIQUE »

Le retour vers les mers du Nord s'impose. « Don't ask her too much ! », ne lui en demandez pas trop, supplie l'ami Charles Harker, fébrile. Non, non… Comme le résume Karin, « on prendra la route des alizés afin de ménager Iris. On sera vent arrière : il est bien connu qu'on ne force pas ces vieux bateaux à remonter au vent. Ce sera un détour, mais on prendra le temps : un an ou deux, pour ne pas maltraiter Iris. On reviendra en Manche ou en mer du Nord en passant par l'Amérique. »

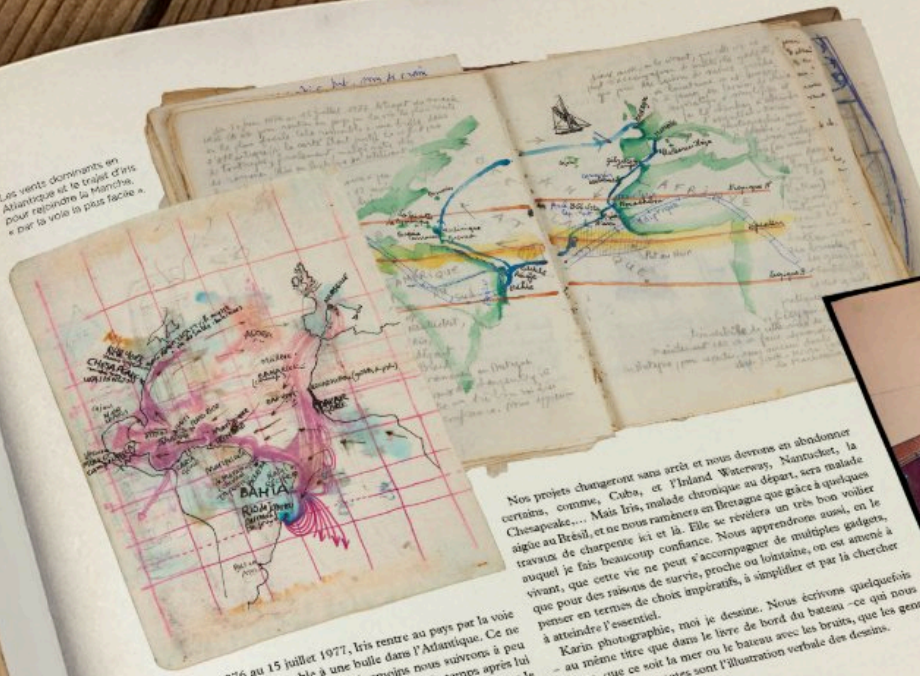


Iris tout dessus devant les calanques, et son mouillage à Marseille sur les tonnes, face au quai de Riveneuve.





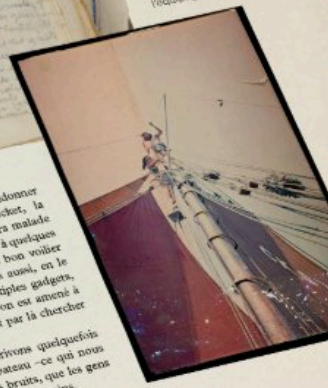
Les vents dominants en Atlantique et le trajet d'Iris pour rejoindre la Manche, « par la voie la plus facile ».



Du 30 juin 1976 au 15 juillet 1977, Iris rentre au pays par la voie la plus facile… Cela ressemble à une bulle dans l'Atlantique. Ce ne sera pas de tout repos, finalement. Néanmoins nous suivrons à peu près le soleil durant ces douze mois, passant peu de temps après lui dans l'hémisphère Sud puis l'attendant à Bahia avant d'amorcer le retour vers le Nord. Il culminera parfaitement, un jour, pas loin des Bermudes.

Nos projets changeront sans arrêt et nous devrons en abandonner certains, comme, Cuba, et l'Inland Waterway, Nantucket, la Chesapeake,… Mais Iris, malade chronique au départ, sera malade aigüe au Brésil, et ne nous ramènera en Bretagne que grâce à quelques travaux de charpente ici et là. Elle se révélera un très bon voilier auquel je fais beaucoup confiance. Nous apprendrons aussi, en le vivant, que cette vie ne peut s'accompagner de multiples gadgets, que pour des raisons de survie, proche ou lointaine, on est amené à penser en termes de choix impératifs, à simplifier et par là chercher à atteindre l'essentiel.

Karin photographie, moi je dessine. Nous écrivons quelquefois – au même titre que dans le livre de bord du bateau – ce qui nous étonne, que ce soit la mer ou le bateau avec les bruits, que les gens rencontrés… Ces notes sont l'illustration verbale des dessins.



Karin et Yvon dans le gréement. Le chat Maalouf complète l'équipage.



s voisins de mouillage de la baie
Repos, à Nouadhibou

Dans Lord Jim Joseph Conrad écrivait « suivre son rêve, et encore suivre son rêve et ainsi de suite. Éternellement. Usque ad finem ». Mon rêve à moi, de peintre, l'escale de Marseille a suffi pour en faire une réalité, celle-ci diablement exigeante, mais je vais partir : métier, famille, santé sont de tels échecs que j'ai décidé d'aller vers l'inconnu pour tout réapprendre, avec le fol espoir d'arriver à exprimer cette part d'indicible qui m'étreint si souvent : Alors... Tel Gauguin, s'exiler au bout du monde? Ou, comme cet ami idéaliste Peer Tangvald, errer sur les mers pour sauver mon âme? «Tout choix est effrayant, quand on y songe: effrayante une liberté que ne guide plus un devoir» énonçait Gide dans Les Nourritures Terrestres. Liberté, oui, mais... quel devoir?

Moi, je veux la manœuvre du voilier si dure aux mains pour crocher dans une réalité, je veux mes frères de mer partout et vivre « le silence actif d'une vie nouvelle » comme je l'écrivais alors... Et d'ailleurs à cette heure-ci la cale de ma fière Iris est pleine d'une cargaison pour la lointaine Mauritanie : ma liberté ainsi guidée par un devoir, pas de quoi s'effrayer, du large! Et s'il est vrai qu'on revient toujours à son point de départ (ô Bretagne!), qu'en sera -t-il, surtout après la magie des Tropiques ?

Vie de marin à voile ! Le vent est notre maître, pas comme ces aléas qui pimentent les traversées : ballet dément de deux raies mania géantes juste à l'aplomb du bateau, escale très animée à Tanger, frayeur du cargo nous frôlant la nuit, enfin menace des fusils du Polisario dans une crique du Rio del Oro (on s'y abritait d'un harmattan fort aveuglant) tout ça n'étant que le quotidien du marin...

A Nouadhibou. cargaison déchargée, je répare le gouvernail attaqué par les tarets, au milieu des épaves de goélettes. Les grandes barkanes du désert me donnent à lire les stries du sable,

De gauche à droite, Karin parée de ses bijoux-enfers ; notes des escales à Ibiza, à Fès, et sur le banc d'Arguin, en Mauritanie. Le turban maure est adopté, mais les tenues restent légères !



essus, les pirogues sénégalaises tirées sur le rivage ; vue de la grève à Bôa Vista ; notes d'escale à Praia et vue de Faja d'Agua (île de Brava). Page suivante : notes d'escale à Bôa Vista.

oyable transparence de l'eau mourant vers ce paysage si blanc fermé quelquefois par la barrière mauve, violette d'un ancien volcan… Assis au-dessus de la crique rectangulaire, jade limpide entouré de bleuvioletnoir, de la houle expliquant l'isolement de cette maison abandonnée. Repas d'oignons, pain de mil fromage et citrons. Karin lit Les pâtres de la nuit. Une lanche passe… aujourd'hui c'est peut-être le jour de la rentrée

rance. Nous, nous quittons Bôa Vista.



le façon alarmante, il faut gagner un
lus vite. Pas question de remonter l'alizé,
poussera vers le Brésil… Nous voilà dans
pot-au noir. Il faut faire du Sud pour s'en
d coûte que coûte. On peut remonter un
r mais encore faudrait-il que ce vent soit
re pas toutes les dix minutes, avec pluie ou
Entre ces moments, rien, ou rien du tout.
, est toujours là, bien formée dans tous les
s coups de boutoir de tous côtés. Quand le
on est à la limite d'être surtoilé. Ça ne fait
aux dents, on fonce… Oui, même si on sait
taines à l'intérieur vont s'ouvrir encore plus
Le record : 420 litres en vingt minutes ! Alors,
uer un vieux bateau de soixante-quinze ans
haudron en ébullition ! Et dans la calmasse,
oulasse, le gui et la corne, sarabande de la
claque contre sa balancine, les garcettes au
s le vent, attention la tête, les palans sous le gui
nt le dinghy, les cheveux. Et les poulies de la
Blang ! Klang !… – malgré la chambre à air.
zième jour, mis à la cape pour la troisième fois,
outer des plaques de cuivre et feutre et bitume sur
ures ouvertes, aux cadènes. Molli les rides des
-mouton, puis défoncé les placards, déclouté le
ge, et patiemment enfoncé des miettes de bois entre
dés. Le bateau est en grand désordre. On fait du
and même mais cela ne fait pas partir l'humidité
iles, la pourriture des oignons, noix de coco, les
nes mûres en même temps, l'eau qui clapote au
her, la pluie qui traverse les roufs, les piles qui se
argent, les furoncles qui poussent partout. Mais s'il
les grincements, la vie à bord n'est pas si mal et on
sortira.

Karin – fin du pot au noir

Ci-contre et en haut, « les griffes du pot-au-noir » et les reflets des étoiles au large, esquissés dans le petit « carnet des mots ».

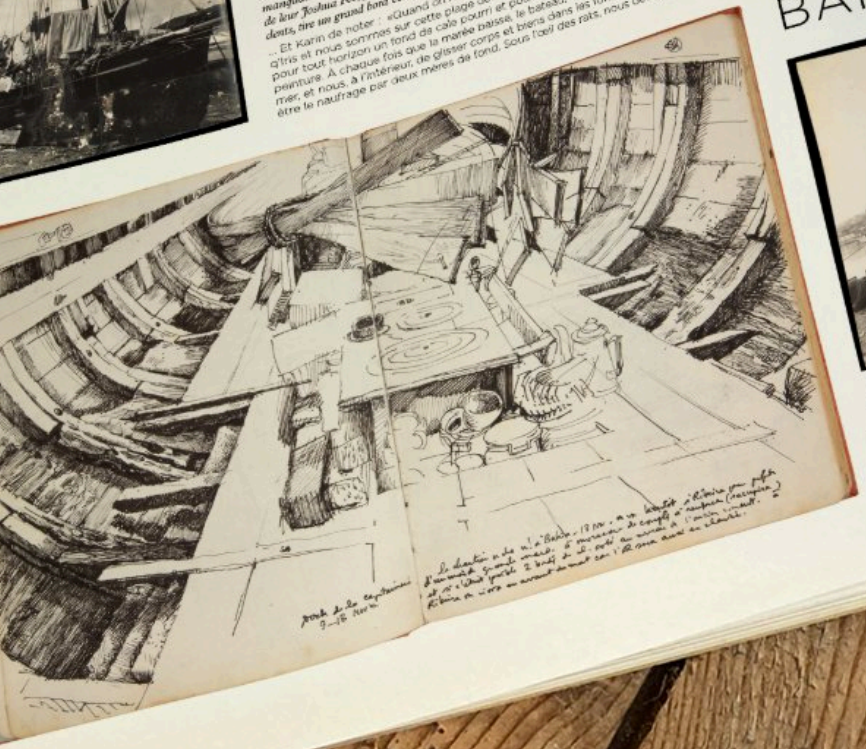
le petit mouillage de Cabritos, ce «Falmouth brésilien», où Yvon relèvera le savoir Alcobaça.

Docks de la capitainerie, 9-18 novembre. Iris est échouée, gîtée à marée basse dans cette minuscule crique entourée de murets. Le soleil entre à flots, passant à ras sous les manguiers, apportant, avec le vent dans les feuilles, des bruits d'oiseaux. On attend le bois, du sucupira pour les nouvelles membrures, et le flot pour rejoindre Ribeira sur la rivière des saveiros. Iris est désossée, décimentée. Charpente pathétiquement faible, bordés taraudés à mort. Bien malade, cette Iris. La fin des soucis n'est pas pour demain… Le mât de flèche est perdu dans les frondaisons, les mangues mures s'écrasent avec un joli « floc » sur le pont. C'est le pays de cocagne. Nossa Senhora da Concessão égrène régulièrement son carillon compliqué. Puis, ce mercredi, le bois est embarqué, ainsi que les planches de vignatchico, les carvelles, les tire-fonds, outils, glu et «pich». Ce mercredi Iris a quitté son abri de la capitainerie, manquant laisser son mât de flèche aux oiseaux des manguiers. Près du fort São Marcelo, dernier échange amical avec Michel Riboni et Angelica à bord de leur Joshua Fêo, puis la rangée des neuf cocotiers à l'extrémité de la pointe de Bon Viagem et le bras de mer de Ribeira. Forte brise. Iris, mors aux dents, tire un grand bord vers une forêt de mâts : les escunas du «club des saveiros».

… Et Karin de noter : «Quand on me demande : «Pourquoi navigues-tu ?» je réponds «C'est si bon quand ça s'arrête !» Mais depuis qu'Iris est nous sommes sur cette plage de Bahia, qui est en fait le déversoir d'un égout, la vie marine continue de plus belle. Nous avons pour tout horizon un fond de cale pourri et pour toute perspective, Yvon d'écraser ses doigts à coups de marteau, et moi de gratter la peinture. À chaque fois que la marée baisse, le bateau, dont la quille repose sur les cales, se met à gîter comme jamais il ne le fait en mer, et nous, à l'intérieur, de glisser corps et biens dans les fonds pleins d'eau et de goudron frais. Et quand la marée monte, c'est peut-être le naufrage par deux mètres de fond. Sous l'œil des rats, nous devons pomper jusqu'à ce que la mer redescende. Tout est abîmé.

BAHIA

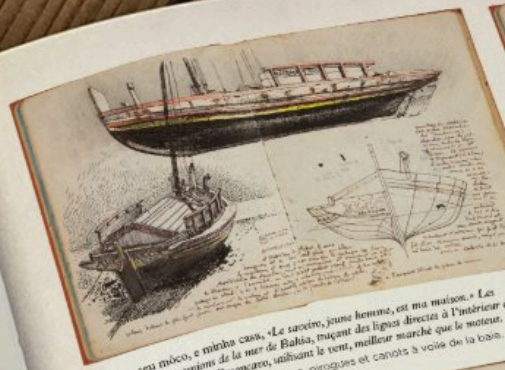






En haut à gauche, Iris à l'échouage. Tout est trempé à bord, sorti à sécher sur le pont…
À gauche, l'intérieur du bateau préparé pour le chantier, avec les valgrages découlés et rassemblés en fagot.

Le charpentier vaudou qui m'apprendra à faire du mastic à base de chaux et d'huile de palme.





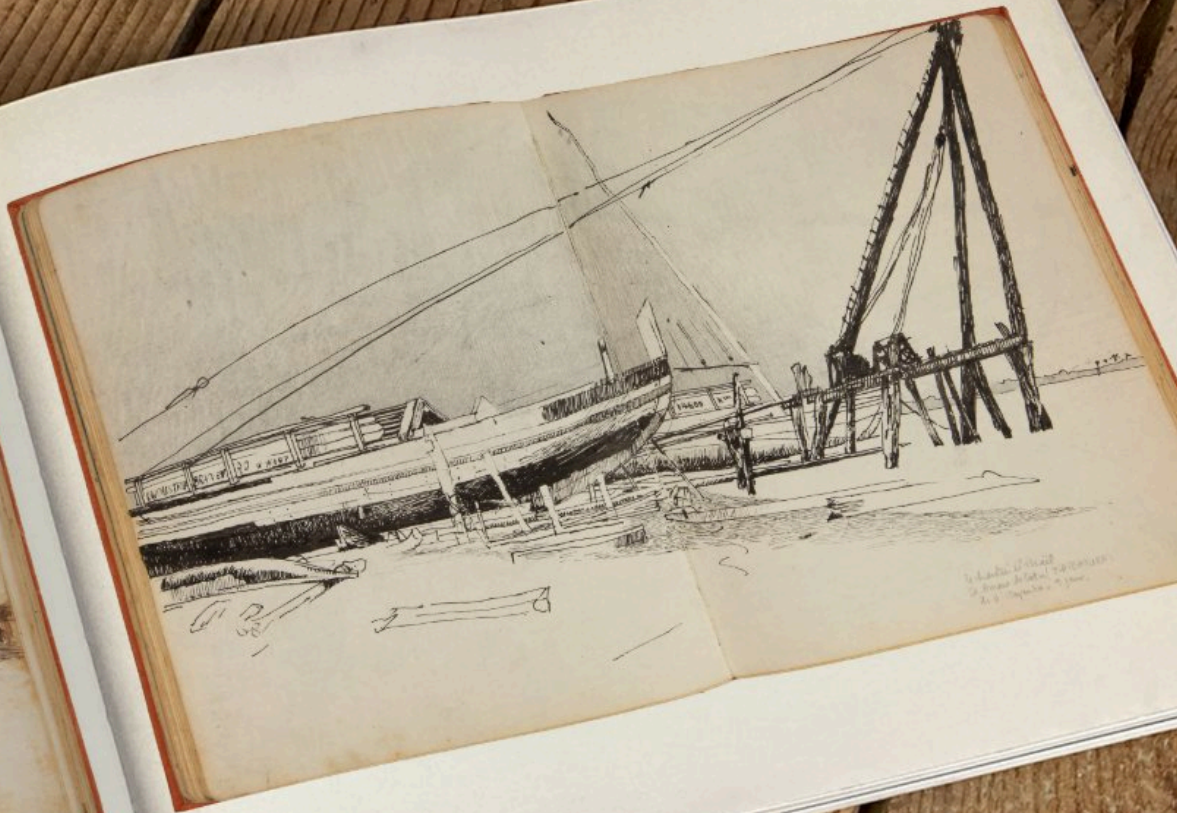
Vie de voile, de courant du fleuve, de bateaux au ras de l'eau, de voiles hautes, immenses, pauvres et majestueuses, hommes de l'eau, de la baie, de la mer, aux gestes calmes mais énergiques, aux habitudes de gestes si lentement acquis, sus et perpétués, peuplent ce paysage de campagne marine que j'aime.



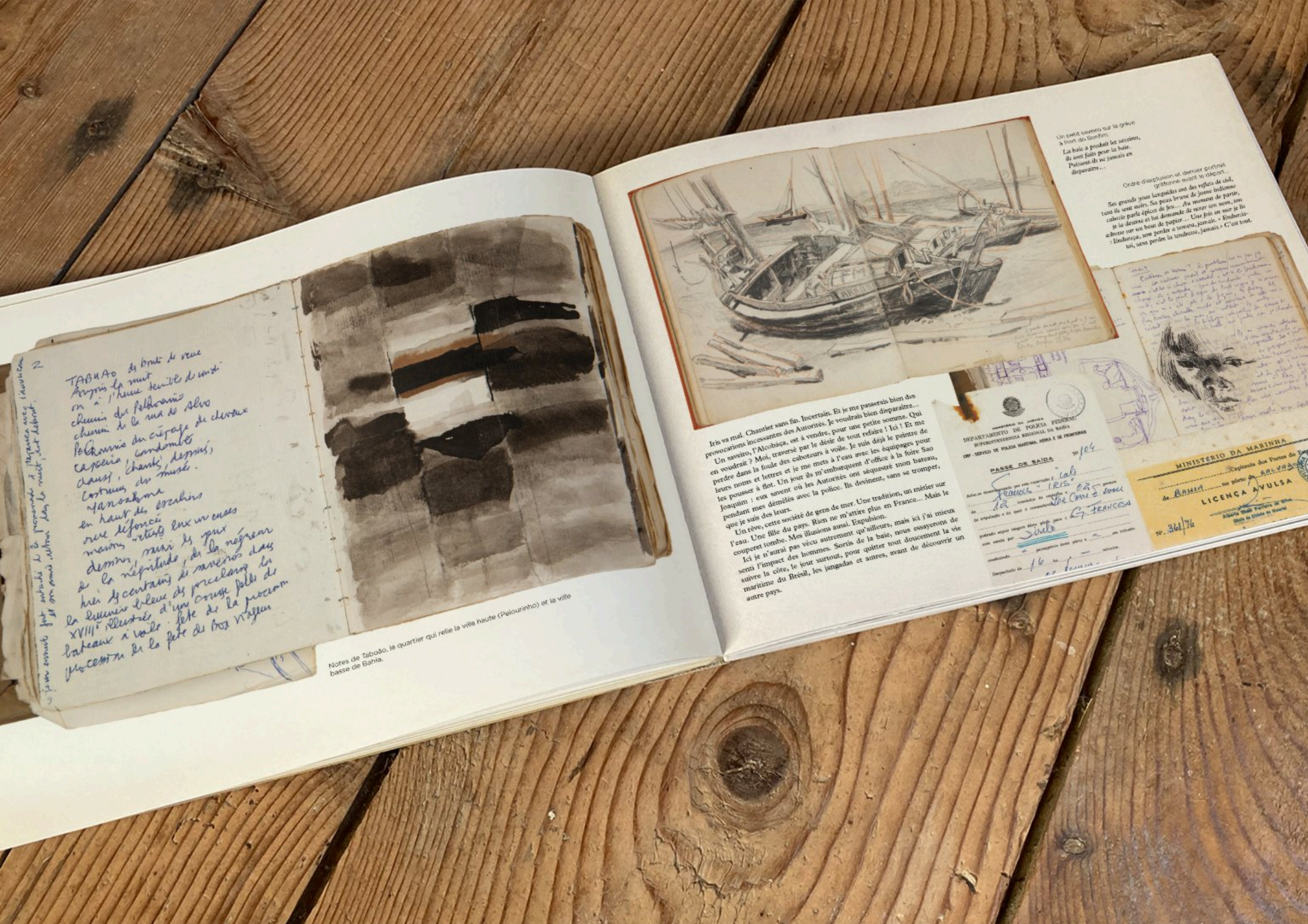
Saveiro, seu môco, e minha casa. «Le saveiro, jeune homme, est ma maison.» Les saveiros sont les camions de la mer de Bahia, traçant des lignes directes à l'intérieur de ce grand cercle qu'est le Reconcavo, utilisant le vent, meilleur marché que le moteur.
Dessins et relevé du saveiro Alcobaça, pirogues et canots à voile de la baie.

À Alagados aujourd'hui je dessine. Je sens autour, au-dessus, les musiques accordéonesques des radios, les enfants des maisons sur pilotis, leurs cris et tout près, le bavardage de deux garçons qui ont a… leur pirogue au d… Tout cela n'est p… voyage, je veux… pas du tourist… la curiosité… curiosité, c… la vie, sen… si le Bré… devaien… moi. T… seule… pén… ici…



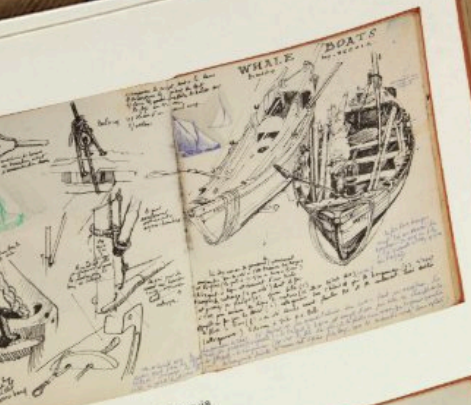


saveiros sur la frève et la bigue du chantier d'Israël, le charpentier de Jiribatuba, sur l'île d'Itaparica. Janvier 1977.

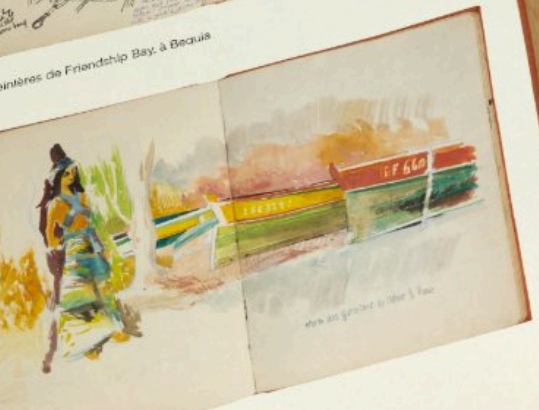


Notes de Taboão, le quartier qui relie la ville haute (Pelourinho) et la ville basse de Bahia.

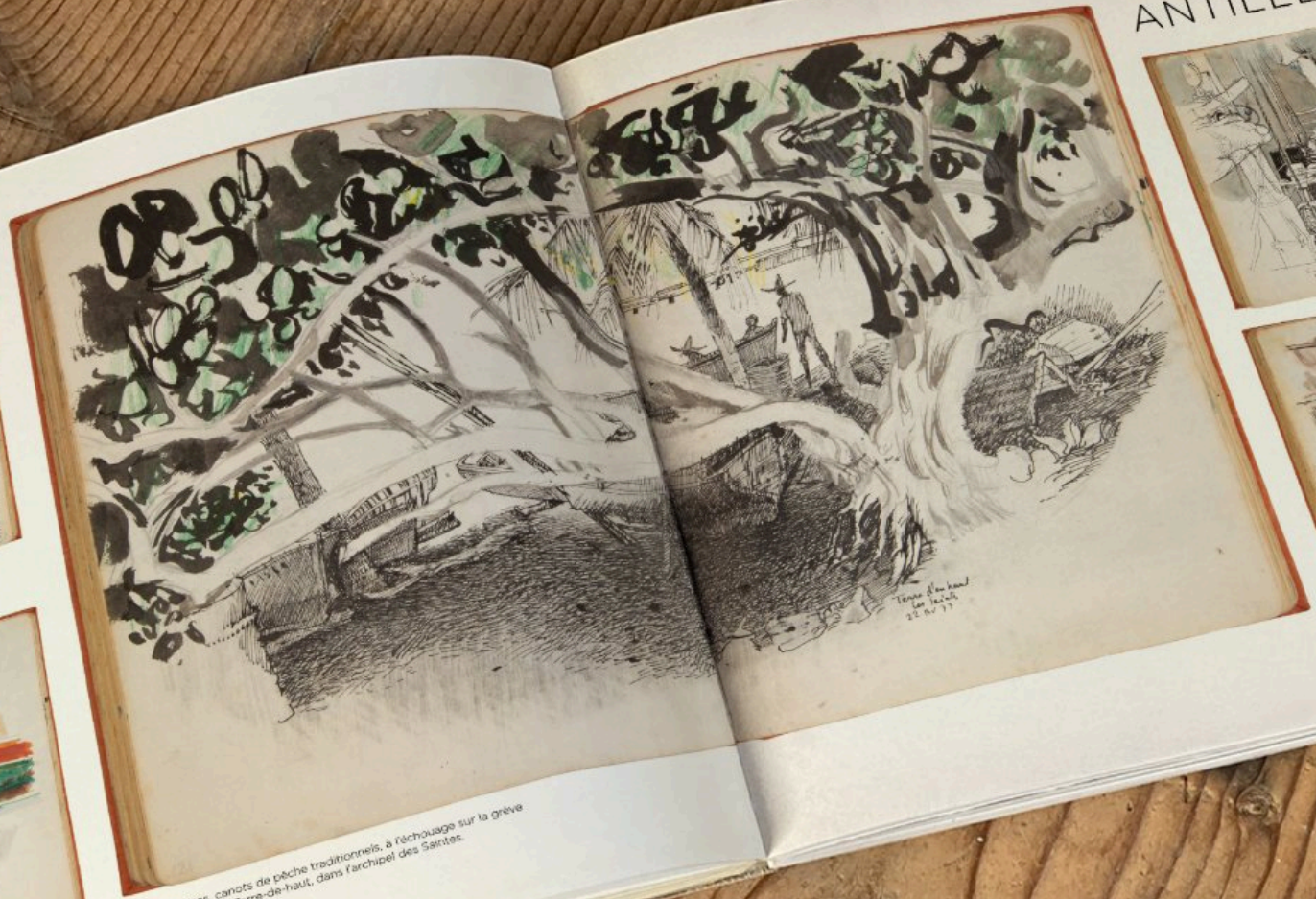
ANTILLES



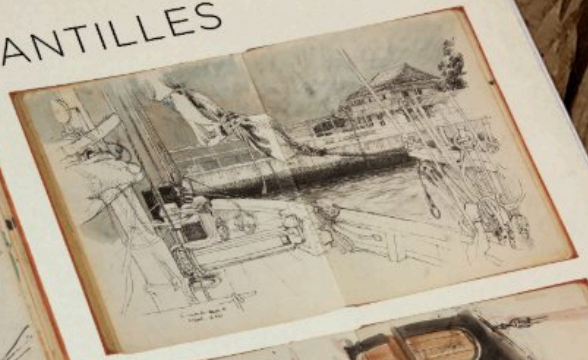
intères de Friendship Bay, à Bequia



Karin des gommiers de l'anse de l'âne »
côte sous le vent de la Martinique)



Les saintoises, canots de pêche traditionnels, à l'échouage sur la grève
de la petite île de Terre-de-haut, dans l'archipel des Saintes.





iris dans la cale de radoub et dans le bassin à flot de Fort-de-France.



LA GRANDE TRAVERSÉE

Valse-hésitation. Que faire ? La tentation du Venezuela, en redescendant les Grenadines, est bien forte. Mais revoir les douaniers de Bequia, les juges de la Grenade, de La Guaira ? Visa ou pas visa ? Et la Jamaïque ? Tiendrai-je enfin cette promesse de remplir le tonneau du pont à l'excellent produit de ce pays ?... Et Cuba ? Et Fidel ?... Les îles Vierges ? La saison des cyclones approche, à ce qu'on dit. Allons bon ! On va rentrer à la maison alors. On y est presque...

2 juin. La Martinique défile, sur tribord. Au coin de la falaise, près de La Perle, nous guettons l'alizé ; il nous paraît suffisamment d'Est pour tenter de passer d'un seul bord toutes les Caraïbes. Toute la nuit Iris plonge, se cabre, au près serré, contre une mer blanche et un fort courant. Le franc-bord desséché laisse l'Atlantique s'infiltrer : nous pompons 60 coups par heure.

3 juin. 24 heures après le départ La Désirade s'estompe au Sud, dernière terre. Nous laissons porter, la pompe fait de la chaise-longue, à 10 à l'heure. La traversée est commencée, avec son cortège d'habitudes : le coucher du soleil est le signal du thé, des feux à préparer, du pull à enfiler. J'essaye d'apprendre le calme, la patience.

4 juin. Grain. Deux ris. Rien de ris. Un ris. Puis deux ris. Petit foc... On sauve les voiles, on fait la course contre la pompe, la coque qui fuit.

6 juin. La lune est écorchée par de petites pannes nuageuses. Iris marche seule par petite brise, de flaque de lune en flaque de l'autre. Sérénité, régularité. Les étoiles montent, mais l'une d'elles, à l'Est, clignote très fort. Vraiment c'est un clou – diamant dans le ciel. Le scintillement lui donne des bras, des tentacules...

14 juin. Fin d'un morceau d'océan vierge, sargasseux, calmitude, mansuétude. Beaux ciels, longues journées, et ces bavardages sur le pont au soleil couchant... Fin d'un temps : celui sans cargos. Bientôt la nouvelle lune, cargos plein la hune, et veille, et veille...

18 juin. La brise s'est éteinte avec le jour. Après une nuit franche vraiment excellente un petit vent de Sud nous éloigne du calme de ces zones de hautes pressions. On oublie peu à peu ces histoires de pompe. En fait on farniente...

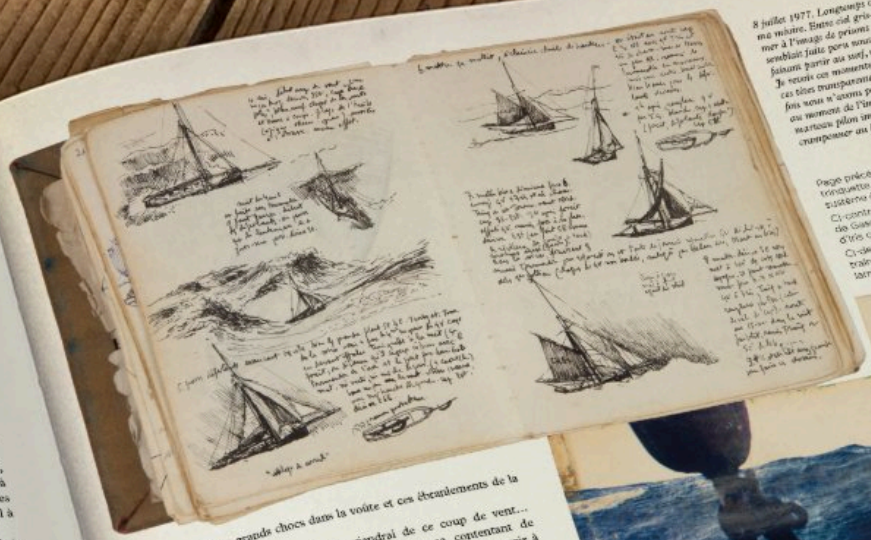
4 juillet. Ouessant n'est plus qu'à 500 milles droit devant. À midi, le vent est tombé. Clapot confus. À 14 h 30 tout le Nord-Ouest n'est qu'une barrière noire, violette. Dessous la mer est vert émeraude et se couvre de moutons. Nous finissons de prendre le troisième ris quand la bourrasque est là, nous assommant d'un coup. La fuite s'avère tout de suite trop rapide. À sec de toile, en travers, Iris capeye très bien, ne seraient ces grands chocs dans la voûte et ces ébranlements de la jaunière...

8 juillet. Longtemps je me souviendrai de ce coup de vent... Jamais Iris ne s'est penché dangereusement, se contentant de couler verticalement sous l'impact des déferlantes, pour resurgir à la lumière, debout. Mais noyés, noyés complètement, ça oui nous l'avons été complètement... Et vite de reprendre la barre, la vague suivante est là.

Quatre jours à dériver, ou ne faire mieux que du Sud-Est. Les radiophares espagnols sont à quelque cent milles. Nous faisons toute petite route au Nord-Est dans une mer qui donne des signes de fatigue. Où sommes-nous vraiment ? Les directions ont perdu leur sens, leur saveur. Tout a goût de sel et d'exagération.

À l'aube du 9 Karin a déjà largué tous les ris.

Puis c'est «la ligne de fer», la route des cargos qui nous attendait pour nous saborder, et la brume. Puis cette autre calamité : le calme plat et ses brises follettes contraires. Puis une nuit peuplée d'éclairs et de grondements... Les portes de la petite Bretagne bleue sont-elles infranchissables ?



8 juillet 1977. Longtemps ce coup de vent restera dans ma mémoire. Entre ciel gris-noir sans échappée, et cette mer à l'image de prisons à l'infini, où chaque vague semblait faite pour nous engloutir, nous roulez. Nous faisant partir au surf, malgré les aussières en remorque. Je revois ces moments où Iris va à la rencontre de ces têtes transparentes, déferlantes. Au moins quatre fois nous n'avons pu maîtriser la barre et avons dû, au moment de l'impact, au moment de ce choc de marteau pilon impitoyable, plonger sur le gui pour nous cramponner au lourd espar bien arrimé.

Page précédente : Iris au vent arrière dans l'alizé, trinquette et foc tangonnés, barre amarrée avec le système éprouvé au départ de Mauritanie.

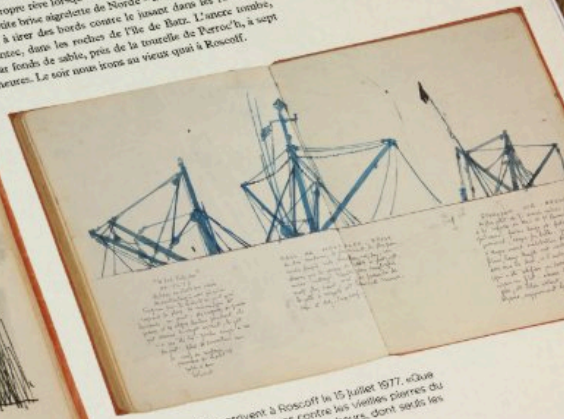
Ci-contre : dans la tempête essuyée dans le golfe de Gascogne, du 4 au 8 juillet 1976, les allures d'Iris croquées dans le carnet des mots.

Ci-dessous : à la barre d'Iris en fuite, avec les traînards filés pour ralentir sa course et écrêter les lames.



DERRIÈRE LES YEUX

Que dire ? Ce qui a été vécu du dedans est impossible à raconter. Cela reste en soi, derrière les yeux. Cependant j'espère oublier cette misère qui s'accompagne de grimaces de dépit : le dépit de ne pouvoir accepter sa propre faiblesse, la misère de ne pas savoir toujours se grimer dans ce qui doit être beau, d'être parfois en contradiction avec son propre rêve lorsqu'il est réalisé. Au lever du jour dans la petite brise aigrelette de Nordé – Bonjour, l'île de Sieck ! –, à tirer des bords contre le jusant dans les roches de Santec, dans les roches de l'île de Batz. L'ancre tombe, par fonds de sable, près de la tourelle de Perroc'h, à sept heures. Le soir nous irons au vieux quai à Roscoff.



Iris, Yvon et Karin arrivent à Roscoff le 15 juillet 1977. « Quel c'est bon de reposer ses jours contre les vieilles pierres du Quai » et de retrouver les voiles pêcheurs, dont seuls les appareux dépassent !





Intérieur et vue d'ris du
les tamaris de l'île de Sp
fin août

Après six années de bourlingue, je vais entreprendre une expérience
que, faute de mots, je vais appeler la tentation du Tout et du Rien.
Ciel !... Je dirige mon étrave vers une toute petite île déserte. À dire
vrai, après avoir tant été vers les autres, j'étais fatigué et je me sentais
devenir un peu paria de toutes les sociétés. Seul un endroit vierge
d'humains,raboté comme neuf par les vents, pourrait m'aider à savoir
où j'en suis et si je peux repartir. C'est dans cet état que j'accepte l'île,
de la même manière que l'on dit «oui» devant monsieur le maire.



comment yvon a décidé de ramener IRIS au pays par la voie la plus facile

LE MONDE MEILLEUR D'IRIS

Selon l'usage de la collection dans laquelle il paraît en 1978, chez Gallimard, la jaquette présente *Heureux qui comme Iris* comme «le monde meilleur de Karin Huet et Yvon Le Corre». Éclatante liberté dans le dessin et l'écriture – plumes croisées de la poétesse et du marin-artiste, mise en page audacieuse, tout à la main, calligrammes fous... C'est un vrai succès, et une déflagration chez les lecteurs de tous âges.

Iris rentre dans la légende. Le livre, comme ses auteurs, en jure l'éditeur «n'auront pas vieilli dans vingt ans : la vraie jeunesse est éternelle, et ils contiennent tous les deux cette part d'éternité. Voilà!»

Jaquette, planches et critique d'*Heureux qui comme Iris* parue dans le journal écologiste *Le Sauvage*.

Yvon Le Corre :
Des richesses de la voile pauvre aux misères de la plaisance moderne

Les lecteurs écrivent

Pauvre voile et grandes vacances

